



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modos.

On se presse aux bals de l'Opéra, où se trouvent réunis les intérêts de la danse, de l'intrigue, de la fortune: la danse, représentée par ces quadrilles espagnols dans lesquels nous saisissons les voluptueuses grâces de l'Andalouse; l'intrigue, personnifiée sous ces dominos de satin noir, qui ne laissent apercevoir que le haut d'un petit pied mince et effilé, et ces masques à barbes de blonde, dont la transparence fait deviner le blanc contour d'un joli visage. Puis vient la fortune, avec toutes ses chances hasardeuses, ses appas séduisants, ses déceptions perfides, trop bien imitées dans ce jeu de loterie si ingénieusement admis aux saturnales répétées tous les samedis à l'Académie royale de Musique. Voilà où vont bien des femmes aux mœurs les plus sévères, aux titres aristocratiques,

qui, en rentrant d'une soirée brillante, échanget les fleurs, les diamans et la gaze contre l'accoutrement mystérieux qui doit protéger leur curiosité et les confondre avec les éléments les plus opposés à leur éducation. N'importe, cette bizarrerie même, c'est elle qui pique l'imagination, anime l'esprit, jette une teinte originale sur ces plaisirs clandestins que l'on prend et repousse après en avoir parcouru les plus délicates nuances, comme ces mauvais livres écrits avec talent, et offrant çà et là quelques chastes feuillets. Enfin ne nous exposons pas à offusquer une opinion quelconque, en blâmant ou louant les femmes qui viennent pénétrer le samedi au foyer de l'Opéra, et parlons seulement de ce qui peut y concerner la mode.

Auprès des dominos noirs sont quelques costumes de caïdée, qui signalent moins de bon goût que de désir de se faire remarquer. Aussi nous arrêterons-nous à si-

gnaler les dominos qui nous ont paru les plus élégans, tels que ceux en satin noir, ou satin scabieuse, ouverts sur le devant, et garnis de hautes blondes noires tout autour. La blonde qui se trouve au bas est au bord de l'ourlet, de manière qu'elle laisse apercevoir le jupon de satin blanc, de gros de Naples ou autre belle étoffe brochée en soie blanche, rose ou paille. Les liserés de la robe sont de la même nuance; quelques-unes ont les deux côtés du devant retournés comme des revers. Au lieu de pélerine, beaucoup de dominos n'ont qu'un large collet carré entouré de dentelles, ce qui rend absolument ces costumes tout semblables à un joli peignoir ou à une redingote. Le capuchon séparé du corsage dégage beaucoup plus la tournure. Autour du cou on met une petite ruche de blonde noire.

Les femmes les mieux chaussées ont de petites bottines en satin noir, ce qui sied parfaitement au pied. Les gants blancs, pour paraître tout-à-fait *comme il faut*, doivent être serrés autour du poignet par un petit ruban de satin blanc noué sur le dessus; surtout jamais de bijoux.

Avec toute la magie attachée à ce costume plus que pittoresque, il est permis à une femme d'aller s'amuser une fois au bal de l'Opéra. Peut-être quelques moralistes l'en blâmeront-ils le lendemain, mais elle niera avoir eu seulement la pensée d'y paraître. Peut-être son teint flétri accusera-t-il une nuit trop agitée, mais l'*Amandine** viendra, avec son efficace propriété, rendre les lis effacés sur ses joues et donner à sa physionomie un aspect de fraîcheur qui laissera douter si elle revient d'une promenade champêtre ou d'un bal masqué.

Tout ceci concerne les bals de l'Opéra et ceux de l'Opéra-Comique qui ont pris rang parmi les supériorités de ce genre. Restent les *bals déguisés* qui ont lieu dans nos plus brillans salons, et qui permettent

les travestissemens de tous genres. C'est pour suivre l'élan de cette mode si piquante, si gaie, si répandue, que notre premier numéro apportera deux modèles de travestissemens les plus avantageux aux femmes qui ne veulent point hasarder un genre outré ou extravagant. Un petit page, qui nous a paru charmant sous les traits d'une de nos femmes les plus élégantes, nous a servi de modèle, et une toute gracieuse fermière, qui aurait fait aimer les champs aux plus fashionables citadins de nos jours, a bien voulu poser pour transmettre son costume comme une des imitations les plus gracieuses que nous puissions offrir.

— Rien de plus gracieux que les pures de M^{me} Vaulout jeune et compagne*; sa maison se distingue de plus en plus par la variété de ses modes, le choix de ses étoffes et la beauté de son établissement, placé dans le plus brillant quartier de Paris, à l'extrémité de la rue de la Paix et près le boulevard; nos élégantes y trouveront un salon préparé pour juger de l'effet des lumières. Les turbans et les bonnets sortis récemment de ces magasins sont d'un goût exquis et ont été admirés par nos dames du bon ton. Aussi, chaque jour, nous voyons de nombreux équipages arrêtés devant ce bel établissement.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de soirée non dansante.—La redingote en application de Bruxelles est doublée de satin vert-lumière, et fermée sur le devant par des nœuds de gaze de la même nuance. Les dessous du devant du jupon et du corsage figurent des revers, les bords sont arrondis en coquille. Manches très-larges; petit chapeau, forme berret en velours épinglé rose, placé très en arrière du front. La tête du chapeau est ronde, et sur le côté un bouquet de petites plumes blanches, dont l'une descend sur la joue et les autres remontent sur la passe. Gants et souliers blancs. Bracelets et boucle de ceinture en agathe marine entourée de perles.

* Rue de la Paix, n° 28.

* Chez M. Jaboullée, rue Richelieu, n° 94.

PORCELAINES.

SERVICE DE TABLE.

Au moment où nos grands magasins de porcelaine viennent d'établir à l'envi toutes les supériorités de leur industrie, nous croyons que les observations du *Tems* sur les modes passées et actuelles dans ce genre d'élégance seront recueillies avec intérêt par toutes les personnes qui s'occupent de ces détails de maison.

Sur les tables riches, les services sont peints ou dorés; on a même mis à ces objets de nécessité un luxe d'art ou de curiosité. Nous voyons un *dessert complet* dont la tradition remonte aux soupers de Trianon; des *plats* et des *vases authentiquement* étrusques; ce *thé*, en porcelaine gracieusement peinte, est l'ouvrage d'un artiste habile, il vient des Tuileries ou de la Malmaison; et ces *tasses*, en porcelaine de Saxe, sont des cadeaux royaux à une tête couronnée. Moins historiques et aussi précieuses, on recherche avec un égal empressement les assiettes et les *corbeilles du Japon*, et des *pièces dépareillées en vieux Sèvres*, respectées par le tems.

On a cherché autant que possible à reproduire avec la porcelaine les formes de l'argenterie, et quelques objets les remplacent avec succès. Nous voyons en porcelaine blanche toute unie, et en porcelaine dorée, des moulures *vieille mode*, qui reportent tout-à-fait aux modèles du siècle dernier; puis on a modelé des fleurs en saillie et en relief sur les *casseroles* et au bord des *plats*. Rien n'est plus charmant qu'un service complet en porcelaine blanche, avec les plats bordés d'une ligne de fruits, et les *couvercles* de casseroles chargés de fruits ou de fleurs groupés. Pour les entrées, qui ne se servent pas dans les casseroles comme le second service, il y a des *cloches carrées*, assez élevées, et modelées comme les couvercles.

Les *plats* ne se font pas tous de forme ronde, les plats carrés offrent plus de commodité et sont adoptés en argenterie.

Les *pots de crème* se placent en pyramide autour d'un mât à rayons, dont le premier, à la base, doit se rapporter, quant aux ornemens, à toutes les autres parties du service. Ces petits pots n'ont en général qu'une même forme ronde, quelquefois élevés sur trois petites griffes.

Le *saladier* comme les *compotiers* repose également sur un socle; il est peu profond et écrasé. Les salières, au contraire, sont basses, rondes comme un anneau, ou ovales; celles du bout de table sont de même forme, doubles, jointes l'une à l'autre sans séparation.

L'usage de placer devant chaque personne un *coquetier* pour les œufs est remplacé par la nouvelle invention qui les réunit comme les plats de crème dans un petit plateau. Ces coquetiers, de forme basse et écrasée, sans pieds, se placent tous ensemble avec les *petites cuillères de porcelaine*, devant la maîtresse de la maison, qui les envoie en offrant elle-même les œufs.

Les *beurrriers* en forme de *coquilles* sont les plus généralement choisis; ceux en *feuille de vigne* sont aussi d'un joli effet, en porcelaine verte nuancée comme la nature.

Au dessert, le *sucrier* destiné au sucre râpé se fait dans le genre de la saucière, reposant par de petites griffes dans un plateau avec sa cuillère.

Au *café* on retrouve mille formes et mille couleurs: une tasse de Chine et une tasse de Sèvres; une cafetière de Saxe et un sucrier de Vienne. Là, on peut sans trop de difficulté réunir quelques curiosités différentes, et une table peut être couverte de tous ces genres opposés sans affectation d'originalité; une des plus élégantes parties du service de table au dessert, sont les *vases en urnes* dans lesquels on sert les *glacés*. Ces vases doivent être semblables à tout le service, et peuvent,

dans l'intervalle des circonstances qui les utilisent, figurer sur une console avec des fleurs.

Nous comprendrons dans le service de table le *thé*, dont on fait usage chaque soir. Il ne s'agit pas ici de ces magnifiques *cabarets* dans lesquels se retrouve le goût ou une intention de présent; mais nous parlons de trois ou quatre douzaines de tasses, remises et laissées dans les buffets d'une office. Pour ceci, nous désignerons les porcelaines blanches, à fleurs bleues et rouges, genre du Japon, simples et distinguées, ou des ramages fins et déliés comme une mousse sur un fond blanc, ou enfin les porcelaines blanches, à moulures blanches ou dorées en relief. La *théière*, d'une grandeur prodigieuse, est carrée, basse, et à griffes; une moins grande, ronde ou ovale, l'accompagne pour le déjeuner du matin. Avec le pot à crème et le sucrier, il doit se trouver une grande *jatte* destinée à recevoir l'eau bouillante, avec laquelle on échaude la *théière*.

La vieille Pendule.

Un vent du nord, soufflant avec violence, précipitait vers la terre un vaste rideau de neige, qui, suivant l'impulsion de l'air, formait tour à tour d'immenses spirales et des tourbillons d'une teinte morne et sévère.

Les passans étaient rares dans les rues; seulement, de distance en distance, on apercevait quelques hommes marchant d'un pas rapide en secouant la couronne de frimas déposée sur leurs chapeaux, et la couche blanche étendue sur leurs habits.

M. de M..., surpris par le mauvais temps, se hâtait, pour rejoindre l'abri de son toit, le charme du foyer, quand son attention fut attirée par un vieillard dont la mise délabrée, les pas chancelans, accusaient la souffrance de l'âge et de la misère. Cependant, l'expression d'une

fière indépendance rayonnait autour de ce front vénérable à demi caché par des cheveux aussi blancs que la neige dont ils étaient semés. Sa main nue et ridée s'appuyait sur sa canne, soutien de ses jambes affaiblies. Le froid avait rougi et engourdi cette main. Néanmoins, l'âme commandait au corps chez cet homme; il semblait occupé de toute autre chose que de la rigueur atmosphérique.

Vivement ému à l'aspect de cette charge d'années et d'infortunes appesantie sur la tête du vieillard, et presumant qu'une pudique honte l'empêchait d'implorer les secours des passans, M. de M... s'approche de lui, une pièce d'argent à la main; mais au moment de présenter son aumône, un souvenir confus s'offre à sa mémoire; les traits de cet homme se licnt pour lui à quelque acte du passé; il cherche, il hésite, et dit :

« Ne me trompé-je point, seriez-vous Anquetil-Duperron.

— C'est mon nom, répond le vieillard avec un noble sourire *.

C'était en effet l'illustre savant, dont l'existence tout entière avait été l'unique pensée du savoir; celui qui, pour réaliser ses grandes espérances, s'était assujéti aux plus austères privations; qui, pauvre, dénué d'appui, avait parcouru les contrées de l'Asie, traversé des plaines brûlantes, dévastées par les fureurs des tigres, et où des guides perfides essayèrent de l'égarer; qui, à force de patience et de courage, et au risque de sa vie, étant parvenu à pénétrer dans les retraites mystérieuses des disciples de Zoroastre, avait été introduit par un destour ** dans les lieux redoutables où brûle le feu sacré : sanctuaire de la science et de la religion, d'où le nouvel initié emporta des trésors intellectuels, dont il devait enrichir le monde civilisé ***.

* Historique.

** Prêtre chargé de la garde des livres sacrés.

*** Anquetil-Duperron fit paraître, en 1771, le *Zend-Avesta*, recueil qui contient la doctrine

M. de M... se trouvait près de sa maison, il invita le respectable savant à venir s'y reposer. Anquetil le suivit.

Un brasier ardent qui brillait dans la cheminée fit épanouir le cœur et le visage de M. M...; malgré ses sollicitations, son compagnon se tenait à l'écart dans un coin de la chambre.

« Ne soyez pas surpris, dit-il, de voir que je n'éprouve ni les besoins, ni les plaisirs des autres hommes. Le froid, la faim me sont connus, et je les supporte sans de vives douleurs. Privé de fortune, comme je l'ai toujours été, dévoré de l'amour du savoir, avec une âme formée sans doute d'un souffle de liberté tombé du ciel, j'ai embrassé, aux premières clartés de ma raison, tout ce que je trouverais d'obstacles à satisfaire ma passion pour l'étude et l'indépendance. J'ai compris que ce n'était qu'en établissant la domination de l'esprit sur la matière que je réussirais dans mes projets; mes sens ont été enchaînés, à mon âme seule j'ai réservé des jouissances.

« Du pain et du lait, de l'eau de puits, voilà ma nourriture journalière. Je couche sans draps, je me passe de feu en hiver *. Ayant ainsi restreint les nécessités de la vie, peu me suffit, et ce peu, je le trouve dans mes travaux littéraires. Je vous donne cette explication, non pour m'enorgueillir de cette manière d'être, mais pour répondre à la pitié que vous m'avez tout à l'heure montrée. Je vous remercie du sentiment qui vous portait à vouloir me secourir, et pour que votre bonne volonté ne reste pas sans effet, je la réclame pour un vieillard infirme que je venais de voir quand vous m'avez rencontré. Quant à moi, soyez sûr que je ne suis point malheureux, et que je ne puis pas l'être. »

Il y avait dans ces paroles un ton de candeur et de vérité qui remplissait

de Zoroastre, la morale et les usages religieux des anciens Perses.

* Historique.

M. M... d'admiration pour une vertu si simple et si élevée!

De concert avec l'abbé Barthélemy, M. de M... fit quelques démarches pour faire obtenir une pension au savant vieillard. Il en fut instruit, et leur écrivit pour les prier de ne pas donner de suite à ces démarches, étant résolu, disait-il, à ne rien accepter, afin de conserver toujours son bien le plus précieux : son indépendance.

Il fallut céder à des instances si formelles; ses amis en éprouvaient d'autant plus de regret, qu'ils souffraient de le voir dans une chambre froide, dont l'aspect sombre ne s'accordait que trop avec les vêtements usés, la nourriture grossière du courageux vieillard.

Un régime si austère, joint à des veilles prolongées, altérèrent sa santé; il fut obligé de suspendre ses travaux. L'intéressant malade n'avait encore, pour rétablir son estomac fatigué, que les aliments communs dont nous avons parlé, et l'on craignait de blesser sa fierté en lui offrant un prêt d'argent, que probablement il refuserait.

Un jour que M. M... s'occupait du moyen d'adoucir une aussi triste situation, une idée se présenta à son esprit. S'approchant de la cheminée sur laquelle se trouvait, non comme ornement, mais comme nécessité, une misérable petite pendule que le savant avait achetée à très-bas prix chez un brocanteur, il se mit à l'examiner en feignant une grande attention.

« Que regardez-vous là, demanda Anquetil?

— Une chose qui serait précieuse aux yeux d'un antiquaire de ma connaissance, qui s'occupe en ce moment de faire une collection d'objets de ce genre.

— Vous voulez parler de cette vieilleries?

— Je conçois que vous considériez ainsi ce petit meuble; ce n'est pas de ce côté que se porte votre goût, mais un

amateur de ces sortes d'objets y attache plus d'importance qu'au plus utile manuscrit. »

Anquetil sourit, et tourna les yeux vers sa vieille pendule, pour tâcher d'y découvrir quelque beauté; ce fut en vain, il ne vit que du cuivre incrusté dans un bois d'ébène altéré par le tems.

« J'avoue mon ignorance en semblable matière, reprit le savant; du moins, le marchand, qui devrait mieux s'y connaître que moi, s'est trouvé dans le même cas, car il m'a vendu ce précieux trésor la modique somme de quinze francs.

— Me permettez-vous de vous amener mon ami pour lui faire voir cette pendule ?

— Ah! très-volontiers, si cela vous est agréable. » Deux jours après, un envoyé de M. Cretel, alors ministre de l'intérieur, dont Anquetil avait refusé une gratification qui lui fut offerte comme à plusieurs hommes de lettres, vint avec M. de M... qui le présenta au savant, sous le titre de son ami.

Il parut ravi d'admiration devant la pauvre pendule, qu'il louait en véritable amateur, et finit par en offrir six cents francs à Anquetil.

Le savant se mit à rire à cette proposition.

« Accepter un tel marché, dit-il, serait un vol; je ne veux pas profiter de votre goût pour un objet sans valeur à mes yeux.

— La délicatesse ne me permet pas davantage d'abuser de votre indifférence pour une chose que les connaisseurs apprécieraient comme moi. »

Enfin, après un court débat, l'amateur supposé mit six cents francs sur la cheminée et se retira en faisant à Anquetil de nombreux remerciemens.

Vers ce même tems, eut lieu la nouvelle organisation de l'Institut. Anquetil en fut nommé membre. Le traitement attaché à ce titre le plaça dans une situation plus douce. Accoutumé à la pauvreté,

il trouva du superflu dans ce qui n'eût été que suffisant pour un autre. Il disait à l'un de ses amis :

« Je suis trop riche maintenant, indiquez-moi une famille honnête et malheureuse, à qui je puisse donner ce qui me reste d'argent tous les mois. »

M^{me} JOSÉPHINE LE BASSU.

La jeune fille mourante.

Avant de quitter cette vie qu'elle avait colorée de rêves de gloire, qu'elle voulait garder pour payer les dettes de la reconnaissance filiale, M^{lle} Mercœur rassembla tous les débris de force qui restaient dans son être, et composa une pièce de vers adressée à M. Guizot. La *Revue de Paris* l'a publiée, accompagnée de ces tristes réflexions : « Si ce morceau n'avait d'autre mérite que le sentiment qui le domine; si les angoisses du poète mourant et désabusé et de la jeune fille qui a peur pour la vieillesse de sa mère, n'étaient pas reproduites avec une verve dramatique, cette composition serait encore d'un admirable intérêt. »

A M. GUIZOT,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Dans une route déflourie,
Sous un ciel froid qu'accable un soleil bienfaisant,
Je n'ai rencontré pour ma vie
Qu'indigence, regrets, vains desirs; et pour tant
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère,
Pour elle, qui sans moi, ployant sous son chagrin,
Seule au monde de l'âme, à ceux dont sa misère,
En cherchant la pitié, trouverait le dédain,
Irait dans sa douleur cruelle
Dire : « Ma fille est morte; ah! donnez-moi du pain!
Du pain! je n'en ai plus. Pauvre enfant! c'était elle
Dont le sort faisait mon destin. »
Ah! que ce cri jamais de ses lèvres n'échappe!
Que Dieu ramène dans mon sein
Le palissant flambeau de ma triste existence!
Que rendue à ma mère, et calmant sa souffrance,
Je lui donne mes soins et charme ses vieux ans.
Où prenie dans mon cœur la part de ses tourmens!
Je n'ose dire encore : Sauvez-moi pour la gloire,
Fier objet de mes songes, ma noble idole!... hélas!
Pour aller à mon nom chercher une mémoire,

Le fardeau de ma chaîne alourdit trop mes pas.
Cependant si, trouvant votre appui tutélaire,
J'obtenais du destin un regard moins sévère,
Comme le naufragé qui touche enfin le port.
Recueillant sa pensée, à genoux sur le bord,
Vers Dieu qu'il a sauvé fait monter sa prière;
Ainsi par vos secours recouvrant la lumière,
Pour célébrer mon protecteur,
De votre noble bienfaisance,
Le souvenir inspirateur
Saurait dans ma reconnaissance
Féconder à la fois mon esprit et mon cœur.

ÉLISA MERCEUR.

Arts.

CONCERT DE M. HIPPOLYTE MONPOU.

Mardi 20, la rue Laffitte était encombrée d'équipages, et les cris des cochers, des valets, des gardes municipaux et des sergens de ville annonçaient au loin qu'une assemblée nombreuse avait lieu près de là. C'était M. Monpou qui, dans la salle ordinaire des concerts de M. Masson de Puitneuf, allait faire entendre ses compositions aussi originales que gracieuses.

On commença par l'ouverture de Robert-le-Diable, exécutée par le grand orchestre de M. Mohr. Puis vint *Lénoir*, ballade fantastique, traduite de l'allemand et mise en musique, à grand orchestre avec des chœurs, par M. Monpou. Cette composition fut couverte d'applaudissemens, tant à cause de sa verve et de son originalité, que pour le talent de M. Ping-Toussaint et de M^{lle} Demori. M. Monpou chanta quelques-unes de ses romances avec ce feu et ce naturel qui le caractérisent. L'auditoire ne put contenir ses rires quand on exécuta le quatuor intitulé: *les Cris de Paris au 19^e siècle*; nos marchands de coco, nos crieurs de nouvelles, nos fruitiers, nos porteurs d'eau, ont été mis en scène de la manière la plus drôle et la plus amusante.

M. Dérivis fut couvert d'applaudissemens dans le morceau qu'il chanta: *le Juif errant*; c'est tout simplement de la prose mise en musique. Cette innovation est due à M. Monpou, qui a aussi fait en-

tendre le *Chant d'exil*, autrement dit un chapitre des *Paroles d'un Croyant*, de M. de Lamennais, mis en musique.

Bref, cette soirée a valu au jeune compositeur un succès complet, surtout quand il exécuta, avec M^{lle} Demori, la dernière scène d'*Othello*, traduite de Shakspeare, et la *Femme changée en pierre*, avec l'accompagnement du chœur. Ce dernier morceau faisait partie d'un opéra-comique intitulé *la Vendéenne*; les paroles étaient de M^{me} Mélanie Waldor, la musique de M. Monpou, et le refus était du théâtre de la place de la Bourse. Il n'en est pas moins vrai que nous prédisons à ce jeune artiste de grands succès, et la réputation qu'il s'est faite par ses jolies romances est la preuve d'un talent qui se développe de jour en jour.

THERSUDE.

Les Puritains.

La veuve de Charles I^{er} ne nous apparaît qu'un moment, et pour jouer un rôle secondaire. Elle est ici prisonnière du puritain Georges Valtou; ce n'est pas toujours un avantage d'être fille et mère de rois, ou du moins de prétendre au trône, et la malheureuse Henriette se cache sous le nom de M^{me} Villaforte; mais que devient-elle en apprenant qu'elle va paraître devant le parlement? Le seul espoir qui lui reste est dans le dévouement de lord Arthur Talbot, descendant d'une noble famille dévouée aux Stuarts.

L'amour a amené le jeune cavalier dans la forteresse où commande Valtou. Ce père rigide consent enfin à lui donner sa fille Elvire, qui a préféré les nobles manières d'Arthur aux formes un peu austères du presbytérien Richard. Le jeune amant n'hésite cependant pas à renoncer au bonheur qui l'attend pour sauver la reine; il la couvre du voile de fiancée, et traverse ainsi impunément les doubles haies de sentinelles.

Le rival d'Arthur, Richard, veut s'opposer à leur fuite; mais reconnaissant dans celle qu'il prenait pour Elvire les traits de la prisonnière amie des Stuarts, plus fidèle à son amour qu'à la cause politique de ses compatriotes, il laisse le champ libre aux deux fugitifs, et, sans le savoir, prépare à l'infortunée Elvire un coup terrible: en apprenant la fuite de son amant, elle se persuade qu'il lui est infidèle, et perd la raison.

La chronique scandaleuse, qui ne ménage personne, encore moins les nobles héroïnes, a prétendu qu'Henriette de France, parmi les qualités qu'elle avait reçues de son père Henri IV, avait hérité de son penchant à la galanterie. Il est donc possible que le voyage qu'elle entreprit avec l'aimable cavalier ait pu faire courir quelques risques à la fidélité d'Arthur; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que, selon M. le comte Pepoli, ses torts, s'il en eut, ne furent que passagers. Dans la deuxième partie, nous le voyons, bravant la sentence de mort qui l'a frappé et les soldats qui sont à sa poursuite, revenir à Elvire et jurer à ses pieds qu'il n'a jamais cessé de l'adorer. Elvire retrouve la raison, et, contre son usage, Cromwell pardonne.

Le succès a été vif, éclatant et mérité; poème et musique ont soulevé des applaudissemens unanimes; l'enthousiasme était le même dans l'élégante avant-scène que sur la modeste banquette du parterre.

Un air pour M^{lle} Grisi, encore folle, l'air de Rubini, un délicieux duo entre Rubini et M^{lle} Grisi qui rappelle Elvire à la raison et amène un beau final, complètent cet opéra qui ajoute un beau fleuron à la couronne déjà éclatante du jeune

maestro Bellini, et nous révèle un habile poète en M. le comte Pepoli.

M^{lle} Grisi a joué la folle avec un naturel déchirant; elle a exprimé avec sentiment ses élans amoureux; son chant est au-dessus de tout éloge; sa voix et celle de Rubini ont été saluées de nombreux bravos: c'est de la pureté, de la fraîcheur, de la magie.

Lablache et Tamburini, toujours purs, corrects, admirables dans tout l'ouvrage, n'étaient plus deux hommes au duo du second acte; c'était de l'inspiration divine, une énergie, un entraînement extraordinaires. Lorsqu'ils ont ensemble repris la stretta, leurs deux voix se mariaient comme deux cordes d'un même et admirable instrument.

Le costume de Lablache, tout simple, empreint de la sévérité puritaine, a été généralement remarqué. Lablache l'a fait exécuter d'après un ancien et curieux dessin acquis dans son dernier voyage à Londres.

Deux décors méritent surtout des éloges: la salle d'armes et un effet de lune. Ils sont de M. Ferri.

Le jeune maestro a été redemandé après le duo des bassi, et à la fin de l'ouvrage avec les quatre célèbres artistes. Tel est le dernier succès du Théâtre-Italien.

A ce Numéro sont jointes les planches 1129 et 1130.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

31 Janvier 1835.

Nº 220



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra.

Berret en Velours éponge Mme Armandet rue d'Alger 12.

Redingote en application de Bruxelles doublée en Satin.

Jaquet Mme Minette rue de Rivoli 36.

Messrs S & J. Fuller Nº 34. Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid

32 Janvier 1835.

Modes de Paris.

N.º 230.



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

1^{re} figure Costume de Bal.

2^{me} figure travestissement de Pierrot fait en Satin.

M^{rs} Balin Costumier rue Richelieu. 25.

Ayuntamiento de Madrid

Arce y S. S. 5111er N.º 34 Rathbone Place London.